

REVUE DE PRESSE



De **Elie Boissière et Ben Popincourt**
Mise en scène **Alexis Sequera**

Du 19 novembre au 21 décembre 2024

Les mardis et jeudis à 21h, le samedi à 20h (relâches le 26/11, le 10/12 et le 17/12)

Au Théâtre La Reine Blanche

Scène des Arts et des Sciences

2 bis Pass. Ruelle, 75018 Paris / métro : La Chapelle (ligne 2 et 4)

FRANCESCA MAGNI
RELATIONS PRESSE ET COMMUNICATION
Francesca Magni / Alexis Louet
+33 6 12 57 18 64 / +33 6 19 51 26 28
francesca@francescamagni.com
www.francescamagni.com

FRANCESCA
Relations Presse et Communication
MAGNI

Liste Presse

19 novembre

Marie-Céline Nivière / L'œil d'Olivier

Fanny Imbert / Sceneweb

Clara Gabillet / RFI

Paul Dubois / France info TV

Donnia Ghezlane-Lala/ Konbini

Michel Sarnikov / Konbini

Micheline Rousselet / Culture SNES

Lucie Messy / Africultures

Julia Wahl / Cult news

Caroline Filliette / RFI

Louis Juzot / Hotello

21 novembre

Cristina Marino / Le Monde

Sarah Franck / Art-Chipels

23 novembre

Dany Toubiana / La Souriscène

Patrick Adler / Tatouvu

Aurélien Martinez / TETU

28 novembre

Alice Le Dréau / La Croix

Mabrouck Rachedi / Jeune Afrique

30 novembre

Brigitte Corrigou / La Revue du spectacle

14 décembre

Sabrina Kassa / Mediapart

Joanna Orzechowska-Bonis / GALA

Interviews :

1/ TV5Monde

Interview d'Elie Boissière par Mohamed Kaci le 8 novembre 2024 dans le magazine hebdomadaire *Maghreb-Orient Express* sur TV5Monde et diffusion le 10 novembre 2024 à 19h.

2/ RFI

Interview d'Elie Boissière le 19 novembre 2024 par Clara Gabillet et diffusion le 29 novembre 2024 dans l'émission *Vous m'en direz des nouvelles* sur RFI.

3/ Le Courrier de l'Atlas

Interview d'Elie Boissière par Anaïs Héluïn le 31 octobre 2024, parue dans le numéro papier du mois de décembre 2024.

4/ Podcast Mise au point

Interview d'Elie Boissière par Cécile Strouk le 26 novembre 2024. Mise en ligne du podcast sur l'Oeil d'Olivier, les plateformes de podcast et les réseaux sociaux le 28 novembre 2024.

5/ France TV Info

Interview d'Elie Boissière par Paul Dubois le 26 novembre 2024 et mise en ligne de l'interview sur le site web le 1^{er} décembre 2024.

6/ Jeune Afrique

Interview téléphonique d'Elie Boissière le 5 décembre 2024 par Mabrouck Rachedi et mise en ligne de l'interview sur le site web de Jeune Afrique le 16 décembre 2024.

Annonces

Annonce dans l'agenda du Théâtral Magazine de novembre/décembre 2024.

Théâtral mag

N o v . - D é c .

**Annonce du spectacle dans l'agenda du Théâtral Magazine n°108
de Novembre – Décembre 2024**

19-nov **Je ne suis pas arabe**, de Elie Boissière et Ben Popincourt.
Reine Blanche, 75018 Paris, du 19/11 au 21/12

Pourquoi nous
l'avons fait



Alice
Le Dréau
(Crédit photo :
Franck Ferrille)

La conversation à trois voix que vous vous apprêtez à lire pourrait commencer comme une histoire drôle : « *Alors c'est un juif, un musulman et un chrétien qui rentrent dans un bar* »... Enfin, plus précisément, dans le bar d'un hôtel près de la place de la République, à Paris. L'idée de cet entretien est née après avoir assisté, à quelques semaines d'écart, à deux pièces de théâtre : *Jérusalem*, dans laquelle le dramaturge et acteur franco-belge Ismaël Saïdi imagine un dialogue entre une Juive et un Palestinien, qui commence dans la rancœur et se termine par une réconciliation et *Je ne suis pas arabe*, un seul en scène où Élie Boissière, fils de rabbin, remonte le cours de ses origines familiales multiples, entre Normandie, Afrique du Nord et Bourgogne. Est venue s'y ajouter la découverte, sur Canal+, cet été, d'un spectacle qui avait fait grand bruit lors de sa création il y a deux ans : *Coming out*, ou le récit autobiographique de la conversion au christianisme d'un jeune musulman, Mehdi Djaadi. Trois histoires différentes, mais jointes par un socle commun : croire en une cohabitation possible et paisible entre les cultures et les religions. Utopique ? À travers leur travail respectif, sur les planches, les trois comédiens essaient, en tout cas à leur échelle, de montrer que personne ne saurait être assigné à une communauté ou réduit à une étiquette. Ils ne se connaissent pas personnellement (même si Mehdi Djaadi appréciait le travail des deux autres), ne s'étaient jamais rencontrés mais, au fil de l'interview, se sont découverts des amis en commun. Et ont promis que s'ils se revoyaient, ce serait autour d'un repas. « *Parce que dans nos trois religions, la nourriture est importante !* », a plaisanté Élie Boissière. Un entretien croisé que nous publions à l'occasion du Jubilé des artistes et du monde de la culture, célébré au Vatican du 15 au 18 février.

RELIGION & SPIRITUALITÉ

Dialoguer, par-delà cultures et religions

À l'occasion du Jubilé des artistes du 15 au 18 février à Rome, trois comédiens se sont rencontrés et ont échangé pour *La Croix*.



De g. à dr. : Mehdi Djaadi, Ismaël Saïdi et Élie Boissière, le 28 janvier. Stéphane Ouassini pour La Croix

Témoigner.

La Croix a organisé une rencontre et un échange inédits entre ces trois acteurs de théâtre, qui usent de leur art comme d'un pont entre les cultures et les religions.

«Le théâtre est un voyage vers l'autre»

entretien

Mehdi Djaadi,
Élie Boissière
et Ismaël Saidi

Acteurs de théâtre

Quel est votre rapport à la religion et à la foi ?

Élie Boissière : J'ai grandi dans une famille juive, avec deux parents qui se sont convertis au judaïsme à la trentaine et un père qui est devenu rabbin d'une communauté libérale. J'ai passé ma vie dans ce monde-là. Enfant, je galopais à quatre pattes dans la synagogue. Mais fêter ma barmitzva m'ayant rendu responsable de mes actes, j'ai pris la liberté de faire le tri dans la pratique, dans ma foi. Aujourd'hui, j'ai une identité un peu plus multiple, mais je reste juif. Je participe aux grandes fêtes, je fais shabbat chez ma mère. J'ai une pratique par tradition plus que par foi.

Mehdi Djaadi : Moi j'aime dire que je suis toujours en mouvement. Je suis né dans une famille musulmane, sunnite. Alors qu'ado, je flirtais avec les milieux plus radicaux, je me suis intéressé au protestantisme, j'ai même été baptisé protestant, puis j'ai découvert le catholicisme avec lequel je me sens totalement en phase.

Comme je l'expliquais dans mon spectacle *Coming out*, qui raconte ce cheminement, à un moment donné, j'ai voulu rejeter cette part musulmane en moi, pensant que je ne pouvais pas faire cohabiter les deux. Seulement c'est impossible, il y a toujours cet ADN en moi, même dans mes réflexes les plus quotidiens. Cet ADN qui, quand je monte en voiture, va me faire lancer un « Bismillah » (Au nom de Dieu, le Tout-Miséricordieux) suivi d'un « saint Christophe, priez pour moi ».

« Résister à cette injonction de devoir choisir son camp, c'est une vraie richesse qui amène une envie que la religion soit cette possibilité de relier les gens entre eux. »

Élie Boissière

Aujourd'hui, j'ai trouvé un chemin de réconciliation intérieure. J'aime le bœuf bourguignon et la street food algérienne. Je suis multiple sans me renier. Et ce Dieu unique, ce Dieu père, auquel je parle, il reste commun aux musulmans et aux catholiques, je n'ai pas l'impression d'en avoir changé.

Ismaël Saidi : Je suis musulman, mais en Belgique, où je suis né, j'ai suivi ma scolarité dans une école catholique. Le premier bâti-

ment religieux dans lequel je suis entré, c'était donc une église, au coin de la rue. J'allais à la messe, au catéchisme le jeudi et, pour finir de semer le bazar, mes parents m'avaient inscrit à l'école coranique le samedi (*Rires*). Je vivais dans un quartier assez « compliqué » en voie d'orthodoxisation plus que de radicalisation, et j'étais là, au milieu, avec des yeux qui pétillaient quand c'était Noël, des parents pour qui Dieu est divisé par trois, c'était n'importe quoi, et des enseignants pour qui Mohammed n'était pas un prophète. Vous commencez à vous poser la question de qui a raison et qui a tort.

Par-dessus tout ça, je suis un jour allé à l'école coranique avec une cassette de Jean-Jacques Goldman, et le prof m'a interdit de l'écouter parce qu'il est juif. Ce jour-là, je découvrais des gens, les Juifs, que je ne connaissais pas, mais qui visiblement étaient nos ennemis. Je me suis alors intéressé au judaïsme puisque j'ai voulu comprendre pourquoi il ne fallait pas aimer certaines personnes. Aujourd'hui, je suis un musulman qui croit, oui, que quelque part, dans le désert, au VII^e siècle, un prophète a entendu une voix. Mais je suis aussi un musulman qui a conscience de manière très forte et engagée de ce que l'islam doit au judaïsme et au christianisme.

Ismaël, vous dites que vous êtes une « lasagne d'identités » ?

I. S. : Oui, je ne vois que ça d'ailleurs autour de cette table (*Sourire*). Toutes nos cultures, toutes nos croyances sont des couches qui s'additionnent. À



Noël, encore aujourd'hui, je vais à l'église car ça me rappelle des souvenirs et je ne compte plus les shabbats auxquels je participe.

E. B. : Résister à cette injonction de devoir choisir son camp, sa case, c'est une vraie richesse qui amène une ouverture d'esprit incroyable et une envie que la religion soit vraiment cette possibilité de relier les gens entre eux.

Le théâtre est-il un bon espace pour relier les gens, justement ?

E. B. : Oui car le théâtre, c'est rentrer dans un personnage et es-

sayer de le comprendre sans le juger. Dans mon spectacle *Je ne suis pas arabe*, je joue à la fois ma grand-mère algérienne, qui se considérait comme française et avait modifié son prénom Mahdjouba en Magda, l'abbé Lambert, qui fut maire d'Oran, des hommes politiques indépendantistes. Être acteur c'est adopter le point de vue d'un autre et s'enrichir de cette nouvelle peau le temps d'un spectacle, comme un voyage intérieur.

M. D. : Ce qu'on appelle les « bords plateaux », quand l'acteur ■■■

En haut à g. : Mehdi Djaadi. En bas à g. : Ismaël Saidi. À dr. : Élie Boissière.
À l'hôtel Crowne Plaza, à Paris, le 28 janvier.

Stéphane Ouzounoff pour La Croix

repères

Trois hommes
sur un plateau

Mehdi Djaadi a 38 ans.

Musulman converti au christianisme, il retraçait ce chemin spirituel dans *Coming out*, un seul en scène représenté pour la première fois en 2022. Son nouveau spectacle *Couleur framboise* raconte cette fois-ci l'aventure de la paternité et les cinq années d'infertilité traversées avec son épouse. En tournée.

Élie Boissière a 32 ans. Le titre de son spectacle, *Je ne suis pas arabe*, lui a été inspiré par une phrase que répétait sa grand-mère oranaise. Après deux mois de représentation en fin d'année dernière, au théâtre de la Reine Blanche, à Paris, une tournée à travers la France est en construction.

Ismaël Saidi a 48 ans.

Franco-belge, il se fait connaître en 2015 grâce à sa pièce *Djihad*. Sa dernière création, *Jérusalem*, met en scène la rencontre entre une Juive et un Palestinien. En tournée. Rens. : ismaelsaidi.fr

déplace. Toi (il désigne Mehdi Djaadi, NDLR), tu racontes ton histoire devant des jeunes de confession musulmane, pour qui quitter l'islam est la pire des choses. Mais si, parmi ces jeunes, il y a juste une personne qui ressent la même chose que toi, a le déclic et décide d'en parler, c'est génial.

« En racontant ma conversion, je voulais surtout évoquer la liberté de conscience, cette possibilité de pouvoir interroger ce qu'on a reçu. »

Mehdi Djaadi

E. B. : Les publics scolaires ne sont pas évidents. Il faut réussir à les attraper ! Récemment j'ai joué devant des enfants. Un public de petits feux (« Juifs », en verlan, NDLR). Au départ ils étaient dissipés. Et puis ça leur a parlé cette histoire de grand-mère juive et arabe parce qu'ils ont des grands-mères tunisiennes, marocaines... Parce qu'on est frères, en fait, nous les sémites ! Alors on ne change pas le monde mais on peut faire un peu bouger les mentalités.

Est-ce facile de « vendre » des spectacles qui parlent de religion ?

I. S. : Non. Ma première pièce s'appelait *Djihad*, racontait le départ pour la Syrie de trois jeunes et a débuté... trois semaines avant les attentats de janvier 2015. Dans certaines villes, les affiches et les

représentations étaient interdites par des arrêtés préfectoraux. Maintenant la pièce est au programme scolaire.

M. D. : Au départ, je pensais appeler ma pièce *Apostat*. Et puis finalement non (*Rires*). *Coming out* était un clin d'œil au monde LGBT. Mais alors que j'ai fait l'Olympia, que j'ai été nommé aux Molières, une certaine presse n'a jamais voulu venir me voir parce que ses journalistes pensaient que ce serait un spectacle à la gloire du catholicisme.

Le théâtre, pour vous, n'est-il donc pas un lieu d'évangélisation ?

M. D. : Non. En racontant ma conversion, je voulais surtout évoquer la liberté de conscience, cette possibilité de pouvoir interroger ce qu'on a reçu, de décider ou pas d'en changer et comment la spiritualité peut aider dans un parcours de vie. C'était plutôt une ode à la laïcité, un spectacle profondément républicain. Mais voilà, pour certains, c'était déjà trop. Alors que dans la salle, il y a des musulmans, des catholiques...

E. B. : Ma mère et son compagnon sont venus te voir un soir. Donc il y avait aussi des Juifs ! (*Sourire*).

Le 15 février, le Vatican célèbre le Jubilé des artistes et du monde de la culture. Qu'aimeriez-vous dire au pape, si vous le rencontriez ?

M. D. : Je l'ai déjà rencontré deux fois. Je l'inviterais à continuer à exhorter les jeunes à créer, inventer, pour nourrir l'espérance dans une période abreuver de négativité.

E. B. : Oui, qu'il encourage chacun à aller encore plus, via l'art, vers les autres cultures et religions !

Recueilli par Alice Le Dréau



*** reste pour échanger avec le public, sont aussi de grands et beaux moments de discussion. Jouer au théâtre c'est permettre de poser des questions mais aussi laisser l'espace suffisant pour que les gens puissent se forger leur propre opinion, évoluer, être en résistance ou penser contre eux-mêmes. Lors des représentations devant des scolaires, certains professeurs remercient de laisser ces espaces où les jeunes vont pouvoir poser toutes les questions qu'ils veulent. À la maison, ils ne le peu-

vent pas forcément. Et à l'école, la laïcité peut parfois se durcir en un « on n'en parle pas ».

Ça crée des tensions parfois, ces débats post-représentation ?

I. S. : Rarement. Dans *Jérusalem*, qui a été écrite avant le 7 octobre, je raconte la rencontre entre une Juive et un Palestinien. La première vient reprendre possession de la maison du deuxième, qui appartenait auparavant à sa famille. Et sans qu'on sache pourquoi, tous deux se retrouvent dans

le corps de leur ancêtre. Une thématique assez brûlante.

Les gens viennent avec leur positionnement propalestinien ou pro-Israélien et, à la fin du spectacle, ils ne savent plus quoi penser. Ils ont pleuré pour une grand-mère juive, qui leur raconte toutes les horreurs vécues depuis la Pologne jusqu'à la guerre israélo-arabe, ils ont pleuré pour un grand-père palestinien, qui a raconté toutes les horreurs vécues depuis l'Empire ottoman jusqu'à la création de l'État d'Israël. Ça

Alice Le Dréau

LE COURRIER DE L'ATLAS

L'ACTUALITÉ DU MAGHREB EN EUROPE

N°196 - Décembre 2024

SOLO POUR UNE GRAND-MÈRE

Dans *Je ne suis pas arabe*, Elie Boissière se livre à une autofiction dont son aïeule, née à Oran en 1942, est l'héroïne principale. En menant l'enquête sur sa grand-mère, ce sont ses propres questions d'identité que le comédien cherche à élucider.

Par Anaïs Heluin

Son identité, Elie Boissière l'a toujours vue davantage comme une chose à interroger que comme une vérité à affirmer. Avec des parents d'origine normande et maghrébine convertis au judaïsme, le jeune homme, formé au jeu d'acteur à l'Atelier Blanche Salant et au Studio d'Asnières, a matière à questionner ses héritages. Il a de quoi se demander ce qu'il souhaite en faire. "Trois religions monothéistes se côtoient dans mon entourage ! Mais la part de mon histoire familiale qui m'a toujours le plus intrigué, parce qu'on n'en parlait jamais, c'est celle qui est reliée à un pays, l'Algérie", explique-t-il. Lorsqu'avec son complice de théâtre de longue date, Ben Popincourt, il cherche un sujet de spectacle, ces réflexions s'imposent. Et très vite, elles se cristallisent autour d'une figure : celle de sa grand-mère Mahdjouba Akrou. Ou plutôt "Magda", le prénom qu'elle s'est choisi afin d'effacer ses origines arabes.

Partager les silences

Les silences de la grand-mère prennent autant de place dans *Je ne suis pas arabe* que ce que celle-ci révèle à Elie de son existence. "Au tout début du processus d'écriture, j'ai invité Magda à venir vivre chez moi à Paris pendant deux mois, dans une chambre de fortune que je lui avais aménagée dans mon salon. Elle faisait toujours un pas en avant, deux pas en arrière dans son récit, et je n'ai pas pu tout apprendre, mais je me suis retrouvé avec une matière très importante." Au terme d'un travail de collage, Elie Boissière fait de cet entretien fleuve un monologue. Il l'interprétera lui-même dans son premier seul en scène *Je ne suis pas arabe*, où il incarne son propre rôle, ou du moins celui de son double fictif.



Hélène Ley



Dans les trous de l'histoire que lui livre son aïeule, l'artiste et son co-auteur n'hésitent pas à inventer. Leurs goûts les portent vers une forme de fantastique, d'onirique. Le récit-cadre qu'ils imaginent nous place hors des frontières rassurantes du réalisme : alors que son enfant refuse de venir au monde, Elie se retrouve propulsé dans le Oran des années 1930. Une ville, une époque que le comédien a appris à connaître pour l'occasion.

Un conte franco-arabe

Accompagné du musicien Ahmed Amine Ben Fegui-ra, qui manie l'oud avec la liberté d'un jazzman, Elie Boissière ne convoque pas que sa Mahdjouba-Magda dans son spectacle. Divers personnages historiques hauts en couleur sont de la partie, ce qui donne à *Je ne suis pas arabe* une allure de conte volontiers hirsute.

*"J'incarne par exemple l'abbé Lambert, abbé défroqué et sourcier qui s'est fait élire maire d'Oran dans l'entre-deux-guerres, et le militant indépendantiste Messali Hadj. Je voulais que la grande Histoire se mêle à la petite." Le passé colonial s'invite donc dans cette drôle de fable, à l'image de son auteur et interprète : multiple, rebelle à toute classification. Le sérieux de la quête familiale et historique n'empêche guère *Je ne suis pas arabe* de présenter aussi une veine humoristique bien trempée – celle-ci n'étant pas un frein au souffle épique qui traverse le plateau. "Comme dans 'L'Odyssée', il s'agit là d'une traversée de la Méditerranée." ■*

JE NE SUIS PAS ARABE

de Elie Boissière et Ben Popincourt, au Théâtre de la Reine Blanche, 2 bis passage Ruelle, Paris (75018). Du 19 novembre au 21 décembre. Plus d'infos sur reineblanche.com

Anaïs Héluin

jeuneafrique

Avec « Je ne suis pas arabe », Elie Boissière met en scène une histoire familiale très particulière

Présentée au théâtre de la Reine Blanche à Paris et écrite avec Ben Popincourt, cette pièce basée sur les souvenirs de la grand-mère d'Elie Boissière questionne ses identités multiples.

Lundi 16 décembre 2024

Un homme arrive sur scène. Engoncé, il tient un oud, cherche sa place, la trouve sur un rocher où il s'installe et commence à jouer de son instrument de musique. Il ne dit pas un mot et un autre personnage arrive de l'autre côté, sa silhouette est découpée en ombre chinoise. Lui parle et, dans une chambre d'hôpital à Paris, annonce qu'il va devenir père. Mais l'accouchement s'éternise... tout comme durent les secrets qui ont traversé sa famille depuis des générations.

« Je ne suis pas arabe », tel est le titre de la pièce de théâtre écrite par Elie Boissière et Ben Popincourt. Elie Boissière est aussi le comédien principal, accompagné sur la scène du théâtre de la Reine Blanche, à Paris, par le musicien Ahmed Amine Ben Feguir. Ce titre est une phrase que répétait la grand-mère du comédien, avec « Laisse les morts tranquilles », « Ne te retourne pas sur ton passé », « Oran, ça n'existe pas... » Que cachent ce rejet d'une partie de son identité et cette injonction au silence de celle qui, née à Oran dans les années 1940 et partie en France en 1950, a transformé son prénom Mahdjouba en Magda ?

Elie Boissière nous plonge dans une histoire familiale très personnelle, mais ne la traite pas sous forme autobiographique. Alors que le futur père quitte la maternité rongé par l'anxiété, il est submergé par un déluge, des ailes lui poussent sur le dos, il s'envole et atterrit dans le salon de sa grand-mère, qui est en fait une poule. Nous sommes à Oran, dans les années 1930 et treize protagonistes traversent successivement la pièce. Parmi eux, des personnes tirées de la vie d'Elie Boissière, des personnages historiques comme l'Abbé Lambert et Messali Hadj mais aussi des créatures délirantes comme un vendeur de glaces aux mimiques de Michael Jackson, une chèvre rasta, etc.

Sur le chemin de la vérité, il y a toujours des détours, comme dans les contes des Mille et Une Nuits dont les histoires s'entortillent et ne finissent jamais. La forme rejoint le fond dans cette quête impossible. La pièce traite de guérison générationnelle et suggère avec inventivité, humour et subtilité que celle-ci passe autant par la parole libérée que par des silences que l'on accepte de laisser en suspens. La mise en scène sobre, la musique envoûtante et le jeu exalté

transportent le spectateur dans cette intrigue qui voit Elie traverser le miroir pour entrer au pays des merveilles.

Jeune Afrique : Comment est venue l'histoire de Je ne suis pas arabe ?

Elie Boissière : Je voulais écrire sur ma grand-mère parce qu'on ne parlait jamais de l'Algérie dans la famille. J'aurais pu poser des questions à mes grands-tantes qui n'ont pas de problème à parler arabe, à évoquer leurs origines, leur enfance, leur mère, mais il fallait que ça passe par le canal de ma grand-mère, enfermée dans l'omerta et le déni.

Pour briser l'omerta, vous l'avez invitée à passer deux mois dans votre appartement à Paris...

Oui, je lui posais des questions sur son enfance à Oran et en Bourgogne, sur les traditions de ses parents, sur ce dont elle se souvient, sur ce qu'elle ne voulait pas me raconter, pourquoi elle ne voulait pas le raconter, sur son rapport à son propre nom, à l'Algérie, où elle a vécu de sa naissance à ses huit ans. À partir du moment où elle a quitté ce pays en 1950, elle n'y est jamais retournée. Aussi calme soit elle en temps normal, dès qu'on lui rappelle qu'elle est arabe, elle s'emporte. C'est sa colère que je voulais questionner à travers ma pièce.

Cette colère est résumée dans la phrase qui donne le titre à la pièce, Je ne suis pas arabe...

Plutôt que d'affirmer « Je suis quelque chose », le titre porte la négation, « Je ne suis pas ». C'est symptomatique du fait que ma grand-mère a non seulement changé de nom et de prénom mais elle a aussi changé de narration. Elle dit qu'elle est née en France, ce qui est historiquement correct puisque l'Algérie était française. Mais elle ajoute que dans la famille, on n'appartient pas au monde arabe, berbère ou musulman. Pour elle, sa vie a commencé quand elle posé le pied à Marseille après sa traversée en bateau. Avant, rien n'existe.

Pourquoi ?

Dans la pièce, je donne une réponse imaginaire, qui est au cœur de l'intrigue. Dans la vraie vie, je ne sais pas. Plus je réponds à des interviews, plus j'analyse la pièce, plus je me rends compte que mon rôle était de l'interroger. Ce travail est fait et si je n'ai pas toutes les réponses, ça me va aussi bien.

Toute quête d'une identité est-elle illusoire ?

Romain Gary a écrit : « Il y a toujours un au-delà de soi. » Il faut s'interdire de n'être que soi-même, il faut chercher à être autre pour être plus large, c'est pourquoi j'ai appelé ma compagnie Les Yeux Grandes. Le théâtre permet de s'agrandir et c'est aussi la raison pour laquelle je joue treize personnages, avec des accents, des origines et des apparences qui disent la multiplicité et la complexité.

« L'histoire de ma grand-mère est celle d'une victime d'une histoire qui la dépasse : la colonisation. »

Cette pièce est-elle une façon d'affirmer que l'on peut être arabe, juif et français dans un contexte politique qui pousse à la fragmentation des identités ?

Tout à fait, il faut absolument s'extraire des cases où l'on veut nous mettre ou, pis, où l'on se met soi-même. Je suis né et j'ai grandi dans une famille convertie au judaïsme, nous allions à la synagogue. Quand j'allais chez mes grands-parents paternels, on fêtait Noël avec le sapin, les cadeaux et quand j'allais dans ma famille maternelle, mon arrière-grand-mère portait le voile, elle faisait le ramadan. Mes grands-parents paternels s'appelaient Michel et Rosemonde et mes grands-parents maternels, c'étaient Mahdjouba et Miloud. C'est une richesse d'être multiculturel.

À côté de la petite histoire de votre famille, il y a aussi la grande histoire, avec l'abbé Lambert et Messali Hadj...

Cela ancre la pièce dans l'histoire, avec des personnages réels. L'histoire de ma grand-mère est celle d'une victime d'une histoire qui la dépasse : la colonisation. Pour moi, c'était important de faire une photographie politique de ce qui se passait à cette époque-là. La colonisation a eu des conséquences non seulement sur l'identité de ma famille mais elle a aussi, sur un plan plus large, des conséquences politiques, économiques, géopolitiques sur la société française et dans les anciens pays colonisés.

Mabrouck Rachedi

Le Monde

Vendredi 29 novembre 2024

Elie Boissière plonge dans les méandres de la mémoire familiale

Le comédien et coauteur interprète seul sur scène une autofiction pleine de fantaisie

THÉÂTRE

La flamme d'une bougie, un nuage de fumée, la douce mélodie d'un oud, un drap blanc tendu derrière lequel se profile, en ombre chinoise, la silhouette d'un corps qui se contorsionne dans des postures étranges au gré de jeux de lumière... Voilà ce que découvre le public en pénétrant dans la petite salle Marie-Curie, à l'étage du théâtre La Reine blanche, à Paris. La toute jeune compagnie Les Yeux larges, fondée en 2024 par le comédien Elie Boissière, y présente sa première création, *Je ne suis pas arabe*, jusqu'au 21 décembre.

Puis le récit commence dans une maternité, où Elie et Dounia attendent la venue de leur premier enfant, entourés par leurs familles respectives... et par un défilé de plats traditionnels apportés par les uns et les autres. Mais le bébé ne veut pas sortir du ventre de sa mère, et son père se rend compte qu'il manque une personne essentielle : sa grand-mère maternelle, Mahdjouba, qui a changé son prénom pour se faire appeler Magda – elle estime, en effet, qu'elle n'est pas arabe mais française, car, dit-elle, « l'Algérie était française à l'époque ».

menteur, une chèvre rasta, un vendeur de sardines tonitruant... Mais il rencontre aussi des personnes bien réelles, issues de son histoire familiale (notamment sa grand-mère, alors petite fille, avec sa propre mère, Fatma Akrouf) ou de l'Histoire avec un grand « H », comme l'homme politique Messali Hadj (1898-1974), fondateur du Parti du peuple algérien, figure de l'indépendance, ou le maire d'Oran (de 1934 à 1941), l'abbé Lambert (1900-1979).

Elie Boissière parvient à donner vie, souvent avec beaucoup de justesse et d'émotion, à chacun de ces personnages, même si, de temps à autre, il force un peu le trait dans son interprétation, au risque de tomber dans la caricature. Ménageant des moments de pause dans ce récit haletant, il permet au public d'écouter vraiment et de profiter totalement de la musique jouée en direct, sur scène, par le joueur professionnel d'oud, Ahmed Amine Ben Feguir, toujours présent à ses côtés.

Personnages excentriques

Tel est le point de départ, réel ou fictif, peu importe, d'un conte plein de fantaisie, de poésie et d'humour qui emprunte à la fois au récit de vie classique et à l'épopée, à l'odyssée homérique. À partir des bribes de souvenirs que cette aïeule lui livre avec réticence, car elle pense qu'il vaut mieux « *laisser les morts tranquilles* » et ne pas se retourner sur son passé, son petit-fils Elie va s'inventer un voyage rocambolesque dans un Oran fantasmé et fantasmagorique, celui des années 1930-1940, où Mahdjouba est née (en 1942) et a passé le début de son existence, jusque vers ses 8 ans.

Un peu comme Alice chez Lewis Carroll, le narrateur-acteur croise sur son chemin toute une galerie de personnages excentriques et loufoques : un Italien préoccupé par l'état de santé de ses congénères, un marchand de glaces boni-

Le parti pris du comédien – et coauteur, avec Ben Popincourt – de *Je ne suis pas arabe* de ne pas choisir la voie du récit purement documentaire et pédagogique pour retracer platement et de façon chronologique les différentes étapes de la vie de sa grand-mère se révèle, au bout du compte, judicieux, même si risqué. À trop brouiller les frontières entre réalité et fiction, entre vrai et faux, Elie Boissière égare parfois, en cours de route, le public, qui ne sait plus très bien qui est qui parmi les protagonistes de cette histoire familiale complexe.

Si le mystère qui plane sur l'enfance de Mahdjouba à Oran et sur les véritables raisons de son départ pour la France reste finalement entier, ce rêve éveillé que l'on a partagé, une heure durant, en sa compagnie, laisse un agréable souvenir au parfum d'encens et aux notes d'oud. ■

Cristina Marino

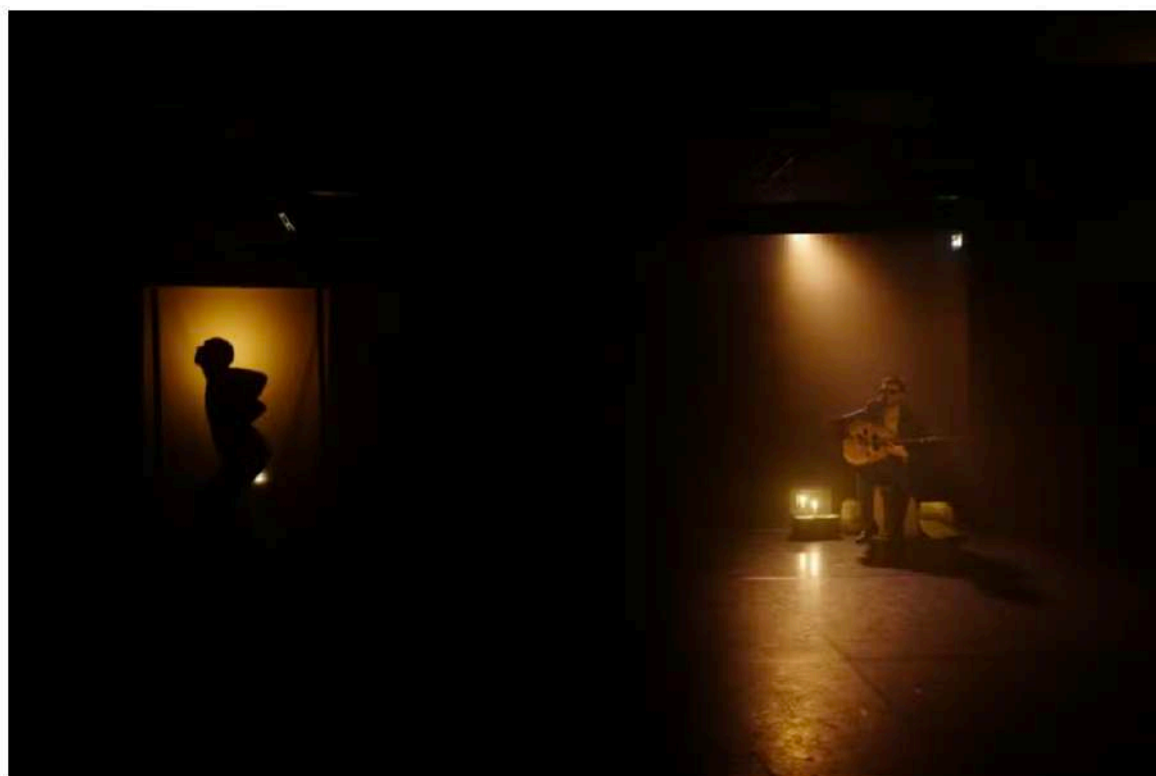
Le Monde

CULTURE • THÉÂTRE

Dans « Je ne suis pas arabe », au théâtre La Reine blanche, Elie Boissière plonge dans les méandres de la mémoire familiale

A partir des souvenirs de sa grand-mère maternelle, le comédien a écrit, avec Ben Popincourt, une autofiction pleine de fantaisie qu'il interprète seul sur scène, accompagné par le musicien Ahmed Amine Ben Feguir.

Jeudi 28 novembre 2024



Elie Boissière (à gauche) et Ahmed Amine Ben Feguir, avec son oud, dans « Je ne suis pas arabe », coécrit avec Ben Popincourt, à La Reine blanche, à Paris, en novembre 2024. JULIEN GAMI

La flamme d'une bougie, un nuage de fumée, la douce mélodie d'un oud, un drap blanc tendu derrière lequel se profile, en ombre chinoise, la silhouette d'un corps qui se contorsionne dans des postures étranges au gré de jeux de lumière... Voilà ce que découvre le public en pénétrant dans la petite salle Marie-Curie, à l'étage du théâtre La Reine blanche, à Paris. La toute jeune compagnie Les Yeux larges, fondée en 2024 par le comédien Elie Boissière, y présente sa première création, *Je ne suis pas arabe*, jusqu'au 21 décembre.

Puis le récit commence dans une maternité, où Elie et Dounia attendent la venue de leur premier enfant, entourés par leurs familles respectives... et par un défilé de plats traditionnels apportés par les uns et les autres. Mais le bébé ne veut pas sortir du ventre de sa mère, et son père se rend compte qu'il manque une personne essentielle : sa grand-mère maternelle, Mahdjouba, qui a changé son prénom pour se faire appeler Magda – elle estime, en effet, qu'elle n'est pas arabe mais française, car, dit-elle, « *l'Algérie était française à l'époque* ».

Tel est le point de départ, réel ou fictif, peu importe, d'un conte plein de fantaisie, de poésie et d'humour qui emprunte à la fois au récit de vie classique et à l'épopée, à l'odyssée homérique. A partir des bribes de souvenirs que cette aïeule lui livre avec réticence, car elle pense qu'il vaut mieux « *laisser les morts tranquilles* » et ne pas se retourner sur son passé, son petit-fils Elie va s'inventer un voyage rocambolesque dans un Oran fantasmé et fantasmagorique, celui des années 1930-1940, où Mahdjouba est née (en 1942) et a passé le début de son existence, jusque vers ses 8 ans.

Personnages excentriques

Un peu comme Alice chez Lewis Carroll, le narrateur-acteur croise sur son chemin toute une galerie de personnages excentriques et loufoques : un Italien préoccupé par l'état de santé de ses congénères, un marchand de glaces bonimenteur, une chèvre rasta, un vendeur de sardines tonitruant... Mais il rencontre aussi des personnes bien réelles, issues de son histoire familiale (notamment sa grand-mère, alors petite fille, avec sa propre mère, Fatma Akrouf) ou de l'Histoire avec un grand « H », comme l'homme politique Messali Hadj (1898-1974), fondateur du Parti du peuple algérien, figure de l'indépendance, ou le maire d'Oran (de 1934 à 1941), l'abbé Lambert (1900-1979).

Elie Boissière parvient à donner vie, souvent avec beaucoup de justesse et d'émotion, à chacun de ces personnages, même si, de temps à autre, il force un peu le trait dans son interprétation, au risque de tomber dans la caricature. Ménageant des moments de pause dans ce récit haletant, il permet au public d'écouter vraiment et de profiter totalement de la musique jouée en direct, sur scène, par le joueur professionnel d'oud, Ahmed Amine Ben Feguir, toujours présent à ses côtés.

Le parti pris du comédien – et coauteur, avec Ben Popincourt – de *Je ne suis pas arabe* de ne pas choisir la voie du récit purement documentaire et pédagogique pour retracer platement et de façon chronologique les différentes étapes de la vie de sa grand-mère se révèle, au bout du compte, judicieux, même si risqué. A trop brouiller les frontières entre réalité et fiction, entre vrai et faux, Elie Boissière égare parfois, en cours de route, le public, qui ne sait plus très bien qui est qui parmi les protagonistes de cette histoire familiale complexe.

Si le mystère qui plane sur l'enfance de Mahdjouba à Oran et sur les véritables raisons de son départ pour la France reste finalement entier, ce rêve éveillé que l'on a partagé, une heure durant, en sa compagnie, laisse un agréable souvenir au parfum d'encens et aux notes d'oud.

Cristina Marino



Interview d'Elie Boissière par Mohamed Kaci
Dans le magazine hebdomadaire *Maghreb-Orient Express* sur TV5Monde
Diffusion le dimanche 10 novembre 2024 à 19h00

Quoi de neuf dans les mondes arabes ? Le journaliste Mohamed Kaci reçoit les personnalités qui font l'actualité culturelle à Alger, Tunis, Rabat, Beyrouth, Dubaï...



Un futur papa, Elie, se demande pourquoi son enfant ne vient toujours pas au monde. En enquêtant sur ses origines, le jeune homme découvre un secret de famille. Mi-contes de Lewis Carroll, mi-récit de voyage homérique, ce premier seul-en-scène d'Elie Boissière interroge les non-dits familiaux et la transmission intergénérationnelle. « Je ne suis pas arabe », d'Elie Boissière et Ben Popincourt, est à découvrir du 19 novembre au 21 décembre 2024 au Théâtre de la Reine Blanche, à Paris.

De 0:58 à 6:18

<https://www.tv5monde.com/tv/video/81400-maghreb-orient-express-blanche-de-richemont-elie-boissiere-sabrina-kassa-mira-shaib>



Emission « Vous m'en direz des nouvelles » du vendredi 29 novembre 2024
Reportage sur le spectacle et interview d'Elie Boissière entre 16.44 et 16.49



VOUS M'EN DIREZ DES NOUVELLES

Par : [Jean-François Cadet](#)

Du lundi au vendredi, 48 minutes de rencontres en tous genres en France et dans le monde pour exciter nos 5 sens et partager le bonheur d'être ému. Une émission présentée par Jean-François Cadet avec le...

[Lire la suite](#)



Écouter le dernier épisode



Partager



S'abonner

Au menu du café gourmand :

- [Clara Gabillet](#) s'est rendue au théâtre voir la pièce [Je ne suis pas arabe](#). Une autofiction inspirée par l'enquête d'Elie Boissière sur sa grand-mère algérienne exilée à Paris, jusqu'au 21 décembre 2024 au [Théâtre de la Reine Blanche](#) à Paris.

<https://www.rfi.fr/fr/podcasts/vous-m-en-direz-des-nouvelles/20241129-les-textes-d-hippocampe-fou-un-hame%C3%A7on-sur-les-temps>

Lundi 1^{er} décembre 2024

La pièce "Je ne suis pas arabe" d'Élie Boissière : une autofiction sur l'identité pour briser les tabous

Ce premier spectacle d'Élie Boissière nous plonge dans une Algérie coloniale fantasmée, où enquête familiale et histoire mêlent réalité et fiction dans un seul en scène captivant et troublant.



Paul Dubois
France Télévisions - Rédaction Culture

D'où venons-nous ? C'est la question existentielle qu'Élie Boissière se pose dans *Je ne suis pas arabe*, un spectacle qu'il a coécrit avec Ben Popincourt. Cette œuvre, qui explore les méandres de l'héritage familial et de la quête identitaire, s'inspire d'une phrase de sa grand-mère Mahdjouba, née à Oran en 1942. Un titre qui résume parfaitement cette autofiction et enquête familiale, où réalité et rêverie, souvenirs enfouis et tabous s'entrelacent pour offrir une immersion dans l'Algérie coloniale au sein d'un oud, symbole du monde arabe. À découvrir du 19 novembre au 21 décembre 2024 au théâtre La Reine blanche, à Paris.

Issu de grands-parents catholiques et musulmans, et de parents convertis au judaïsme, son héritage culturel est un véritable patchwork. Cette richesse diversifiée nourrit sa créativité, mais du côté maternel, règne un silence total. "*Je me suis posé beaucoup de questions sur mon identité*", avoue l'humoriste. "*Cette omerta a attisé ma curiosité, comme un archéologue, je fouille et je questionne.*" C'est ainsi que l'on découvre la quête identitaire d'Élie, plongée dans des mystères familiaux, qui forme le noyau de son spectacle.

Tout commence avec Mahdjouba, sa grand-mère maternelle, devenue Magda Akrou. Fasciné par cette femme complexe, Élie Boissière a enregistré des heures de conversations avec elle. "*Le monologue de la poule, par exemple, ce sont des phrases qu'elle a réellement prononcées.*" Ces échanges entre réalité et fiction alimentent son œuvre.

En confrontant souvenirs et créations, Élie Boissière interroge les récits familiaux et les blessures transmises de génération en génération, montrant la richesse des transmissions orales et le poids du non-dit. Des paroles de sa grand-mère, résonnant comme des maximes : "*L'Algérie était française à l'époque*" et qu'il serait préférable de "*laisser les morts en paix*". Autant de déclarations qui ont incité ce jeune comédien à chercher l'origine de ce malaise. "*On répétait 'on n'est pas arabe', mais quand tu dis que tu n'es pas quelque chose, c'est souvent que tu l'es.*"

Guérison transgénérationnelle

La pièce explore la *"guérison transgénérationnelle"* à travers les récits familiaux, notamment l'histoire de l'arrière-grand-mère Fatma et son admiration pour Messali Hadj, pionnier du mouvement indépendantiste algérien : *"Tout n'est pas fidèle à la réalité, des libertés sont prises, c'est du théâtre. Mais l'essentiel réside dans les sujets qu'elle aborde sur nos ancêtres et les questions qu'elle soulève."*

L'onirisme, incarné par un simple drap blanc et des jeux de lumière symbolisant les changements de temps et de personnages, plonge le spectateur dans un univers où le temps et la réalité se dissolvent, l'emportant dans une expérience immersive. C'est la force du théâtre, soutenue par l'humour, qui joue un rôle clé dans ce processus. Cette porosité entre réalité et fiction est également au cœur de l'œuvre d'Élie Boissière, qui souligne l'impact de ce flou sur son écriture : *"J'ai appris après la première que mon arrière-grand-mère parlait vraiment de Messali Hadj, ce que j'avais totalement inventé. C'est troublant."*

L'atmosphère unique du spectacle est renforcée par des intermèdes musicaux, notamment grâce à Ahmed Amine Ben Feguir, qui joue de l'oud et insuffle une dimension envoûtante à l'ensemble. Ce choix contribue à l'originalité du spectacle, où des scènes imprévisibles s'enchaînent, comme une discussion d'Élie avec une tête de chèvre rasta sur un marché d'Oran, ou l'apparition d'un abbé machiavélique. Le comédien incarne treize personnages différents dans un monde oriental fantasque où Alice devient Élie. Selon l'artiste, *"il est essentiel de dégonfler le ballon de baudruche, de rire ensemble pour relâcher la pression"*, car, comme il le précise, *"on a besoin de souffler, le thème est grave"*.

En ce qui concerne les questions restées sans réponse, il déclare : *"Mon processus est terminé. J'ai interrogé et transcendé la réalité. L'enquête n'est pas finie, mais je ne vais pas faire quarante spectacles là-dessus."* Il ajoute que le véritable dénouement viendra avec la venue de sa grand-mère Mahdjouba : *"Après de longues discussions, il est prévu qu'elle vienne. Ça va être beaucoup d'émotions."*

Paul Dubois

L'ŒIL D'OLIVIER

chroniques culturelles et rencontres artistiques

MISE AU POINT

Élie Boissière, acteur de théâtre et de cinéma

Rencontre sonore avec Élie Boissière, à l'occasion de son tout premier seul-en-scène *Je ne suis pas Arabe*.

28 novembre 2024

Pour ce nouvel épisode de MISE AU POINT, j'ai le plaisir de donner la parole à Élie Boissière, acteur de théâtre et de cinéma qui défend des créations mêlant esthétique et subversion, art contemporain et musique, comique et absurde. Aujourd'hui, nous le rencontrons à l'occasion de son tout premier seul-en-scène, « *Je ne suis pas Arabe* » qui se joue au Théâtre de la Reine Blanche jusqu'au 21 décembre. On y parle racine, famille, transmission, mémoire et création.

Mise au point

 **théâtre et de cinéma**

00:00 / 33:57





Élie Boissière
Acteur de théâtre et de cinéma

Saison 2, 14 épisodes

Élie Boissière, acteur de théâtre et de cinéma 34 min restantes

<https://www.loeildolivier.fr/2024/11/elie-boissiere-acteur-de-theatre-et-de-cinema/>



l'actualité du spectacle vivant

Jeudi 21 novembre 2024

« Je ne suis pas arabe », voyage exalté à Oran

Avec son premier spectacle, présenté à La Reine Blanche, la compagnie Les Yeux Grandes livre un émouvant petit bijou de poésie et d'humour.

Première création pour la jeune compagnie Les Yeux Grandes et premier seul en scène pour Élie Boissière : cela fait beaucoup de premiers pas en une soirée, et l'émotion est palpable chez les membres de cette prometteuse équipe au moment des saluts. Quelques dizaines de minutes plus tôt, sur la petite scène du théâtre de la Reine Blanche, nous étions accueillis par le son ouaté et envoûtant d'un oud, un instrument à cordes traditionnel, joué par un étrange voyageur qui ne quittera pas le plateau et nous accompagnera dans un périple sensoriel et énigmatique. Derrière un simple drap tendu, l'ombre d'une silhouette se découpe, se déforme, prend des postures étranges et biscornues. Un corps modulable se devine, qui prendra bientôt l'aspect des différents personnages qui composeront le bestiaire bigarré du voyage onirique à venir. **Un corps travaillé sous le prisme de la transformation, un texte hautement poétique – co-signé par Élie Boissière et Ben Popincourt –, quelques notes de musique, une création lumières ciselée de Nathan Sebbagh : les ingrédients sont réunis pour nous embarquer avec brio à bord de ce conte intime, et ne nous décevront pas.**

Tout débute dans une maternité parisienne. Deux familles sont rassemblées pour célébrer la naissance de l'enfant d'Élie et de Donia ; sauf que le nourrisson tarde à naître et refuse sa venue au monde. En futur père inquiet, Élie s'affole et se persuade que quelque chose cloche : la famille n'est pas au complet, sa grand-mère Madga, de son vrai nom Mahdjouba, manque à l'appel. Élie en est convaincu : il faut aller creuser du côté de sa grand-mère pour résoudre ce mystère. « *Laisse les morts tranquilles* », le prévient la vieille Madga, qui refuse de lui parler de ses origines algériennes. Née à Oran en 1942, elle est française, pas arabe, un point c'est tout, répète-t-elle en boucle quand son petit-fils la taraude avec ses questions. **Alors, pas le choix, à défaut d'un récit familial tangible, Élie doit s'en inventer un.** C'est à lui d'imaginer ce à quoi pouvait ressembler la ville qui a vu naître sa grand-mère, et l'homme nous embarque alors à Oran dans les années 1940, du marché à la croquette, à la découverte d'une ville foisonnante, bouillonnante, où langues et confessions de tous horizons se côtoient.

Telle Alice de l'autre côté du miroir, le narrateur perd son chemin, évidemment, et va rencontrer une myriade de personnages tous plus loufoques les uns que les autres : un marchand de glaces mélomane, un Madrilène manchot, une chèvre rasta, un vendeur de sardines peu avenant... **L'espace, le temps et les formes se distordent à mesure qu'Élie Boissière endosse chacune des créatures croisées avec humour et sensibilité.** Un voyage exalté qui n'oublie pas les figures politiques qui marquent alors l'époque, aux prémices des revendications indépendantistes : **Messali Hadj**, fondateur du Parti du peuple algérien, ou encore l'abbé **Gabriel Lambert**, bientôt élu maire de la ville.

Loin d'un travail seulement documentaire, évitant l'accueil pédagogique, la proposition, bien que globalement réussie, n'en paraît pas moins dé cousue à quelques endroits en ce soir de première. Car, de récits en odyssées, de cyclopes en navigation homériques, les liens familiaux s'entortillent parfois, se mélangent, nous perdent – la filiation entre Fatma, Madga et Élie mériterait d'être plus clairement explicitée –, ce qui amoindrit l'écho de la révélation finale. Quelques réajustements nécessaires sur la lisibilité des liens qui unissent certains personnages permettront à la poésie du texte de résonner avec d'autant plus d'impact, car leur humour devrait apparaître d'autant plus savoureux. **Fruit d'un travail d'équipe fin et ciselé, *Je ne suis pas arabe* démontre qu'un simple drap blanc, quelques belles lumières, un texte solide et une interprétation virtuose peuvent mener à un objet profond, poétique et complet. Une première création intelligente et prometteuse.**

Fanny Imbert

L'ŒIL D'OLIVIER

chroniques culturelles et rencontres artistiques

Samedi 23 novembre 2024

APERÇUS



© Julien Giamì

Je ne suis pas Arabe : comment réussir une belle salade composée

Ce premier spectacle de la Compagnie Les Yeux Larges, porté par Élie Boissière, est une auto-fiction dans laquelle il est question d'identité, d'héritage et de culture, tout ce qui forge un enfant appelé à devenir parent un jour.

Élie Boissière est « fils de parents français d'origine normande et maghrébine, convertis tous les deux au judaïsme ». Si sa grand-mère maternelle a beau dire « Nous, on est Français... », parce que l'Algérie l'était à l'époque, il se doute bien que ce n'est pas si simple. En retournant sur les traces de son passé, il peut dire *Je ne suis pas Arabe*, mais quand même.

C'est son co-auteur, Ben Popincourt, qui lui a donné l'idée formidable, de faire démarrer son spectacle à la maternité. Toutes les familles sont réunies autour de la mère et du père, pour attendre l'arrivée du bébé qui a décidé de prendre son temps. Comme chacun vient d'un peu partout, cela donne des airs et des odeurs folkloriques à cette longue veillée autour de l'enfant à naître. Et s'il refuse de venir au monde, c'est peut-être parce que le passé pèse trop lourd pour qu'il puisse écrire son avenir. Le père court chez sa grand-mère Mahdjouba pour la questionner sur ce qu'elle refuse de raconter, son histoire. Une bizarrerie spatiotemporelle le propulse à Oran, en 1930.

Ce récit est un conte onirique où le fantastique se frotte à la réalité. Accompagné par le musicien Ahmed Amine Ben Feguir et les beaux sons du oud, Élie Boissière déroule avec virtuosité son histoire complexe et fait surgir de nombreux personnages. Ce n'est pas un exercice à la Caubère mais plutôt de ceux des grands conteurs comme Fellag, Dario Fo et Lionel Lingelser (*Les possédés d'Ilfurth*). Avec pour seul décor un drap blanc et un magnifique jeu de lumières, œuvre de Nathan Sebbagh, la mise en scène d'Alexis Sequera (*Régine jusqu'au bout de la nuit*) va en ce sens. Si en ce soir de première, le spectacle avait encore besoin de trouver le bon dosage, ses ingrédients de base étaient assez puissants pour faire réfléchir à ce vivre ensemble quelles que soient nos origines et nos cultures.

Marie-Céline Nivière

cult. news

Théâtre

19.11.2024 → 21.12.2024

« Je ne suis pas arabe », entre humour et fantaisie

par Julia Wahl

20.11.2024

Jeudi 21 novembre 2024

Elie va bientôt être papa. Mais sa fille refuse de sortir. Peut-être lui manque-t-il la présence de sa future arrière-grand-mère, qui ne veut pas reconnaître ce fruit d'une union de son petit-fils avec des gens qui « ne sont pas comme nous ». C'est-à-dire arabes. Pourtant, l'arrière-grand-mère vient d'Oran et s'appelle de son nom de naissance Mahdjouba Akrou. Alors, que veut dire ce déni de ses origines ? Pour essayer de le comprendre, Elie plonge dans l'enfance algérienne de la vieille dame, à la manière d'une Alice au pays des merveilles oranaise, dont le palais de la Reine de cœur serait cet Oran d'avant-guerre, dirigé par le maire d'extrême-droite Lambert.

Puisque sa grand-mère a décidé que « Oran, ça n'existe pas », Elie Boissière invente un Oran merveilleux, où se côtoient des personnages plus fantaisistes les un-es que les autres. Le texte écrit avec Ben Popincourt entraîne en effet le narrateur dans un monde où un muet peut vous indiquer votre chemin et où un grain de riz devient la clé d'un hôtel. C'est cette galerie de portraits loufoques qui fait le sel – puisque l'on est dans les métaphores alimentaires – de la pièce et qui fait de l'ombre au monde enchanté de Lewis Carroll. Dans l'Oran de Elie Boissière, tout est possible.

La réussite de ces portraits repose également sur l'interprétation de Elie Boissière qui outre – parfois peut-être un peu trop – les principales caractéristiques des personnages. La création lumière de Nathan Sebbagh et l'interprétation musicale de Ahmed Amine Ben Feguir viennent souligner cette incarnation de figures parfois comiques, parfois inquiétantes, toujours extravagantes. Il n'est pas certain que l'on en sache à la fin davantage sur le déni de Mahdjouba, mais peu importe en réalité : le monde magique dans lequel on a vécu pendant une heure vaut de se perdre un peu en route.

Julia Wahl



| Je ne suis pas arabe : une introspection familiale pétrie de mémoire coloniale

Lundi 2 décembre 2024

Dans son premier seul en scène, Elie Boissière nous invite dans une autofiction autour de l'histoire de sa grand-mère Mahdjouba qui se fait appeler Magda. Son aïeule est formelle ; elle n'est pas arabe.

La pièce débute dans une maternité, le travail est en cours, mais l'enfant tarde à arriver. Ce long labeur, Elie se l'explique par l'absence de Mahdjouba, seule personne de la famille à ne pas être présente à l'hôpital. Il nous emmène alors dans une rêverie aux allures de quête initiatique sur les traces de Mahdjouba dans l'Oran des années 1930. Les énigmes et les contradictions qu'il rencontre dans sa famille, Elie les narre avec brio et sincérité, mêlant aisément les tons du dramatique au comique.

À travers des personnages hauts en couleur, qui font parfois appel à la réalité historique de cette période d'occupation française de l'Algérie, on suit cette recherche d'identité. Une conquête de soi qui résonne forcément pour tous ceux qui sont Français, mais pas tout à fait, Français, mais pas d'ici, Français, mais pas assez. Du réel au songe en passant par l'absurde, on fait l'expérience immersive de l'assemblage de la petite dans la grande histoire. La mise en scène d'Alexis Sequera est sobre, épurée et efficace. Cette simplicité permet à *Je ne suis pas arabe* d'emprunter facilement les ponts qu'il y a entre les cultures.

Dans cette pièce, des sujets chargés d'affects comme les migrations ou les liens coloniaux sont passés au prisme de l'intime. Cette question lancinante du lien avec la terre d'origine, ces liens que l'on entretient avec un ailleurs qui reste un chez-soi trouve des réponses dans des choses simples comme la nourriture, la langue ou encore la musique.

Elie n'est pas le seul personnage de la pièce, un joueur d'oud est présent sur scène et distille les rythmes qui servent aux spectateurs de guides dans cette épopée onirique. La musique d'Ahmed Amine Ben Feguir devient presque un personnage à part entière. La musique dont la cadence rythme le voyage sert de médium principal pour ce rituel de retour vers soi.

Lucie Messy

la SOURISCÈNE

Une ombre derrière un rideau...le bruit des vagues... Un air de Oud... L'ombre surgit de derrière le rideau et l'homme tourne, sur la scène, à la façon des derviches tourneurs... Nous voilà emportés vers l'Algérie... *"Je ne suis pas arabe"* affirme le titre de la pièce écrite par Ben Popincourt et Élie Boissière qui en est également l'interprète...

Mardi 26 novembre 2024

Juste une question d'identité...

Élie se trouve à l'hôpital. Sa femme est sur le point d'accoucher et que fait cet enfant qui ne naît pas encore ? Toute la famille est là approvisionnant tout l'hôpital en couscous, tajine et gâteaux de toutes sortes...Tout le monde est là à l'exception de la grand-mère Mahdjouba qui manque à l'appel...Une grand-mère un peu spéciale qui, bien que née à Oran en 1942, a toujours dit à son petit-fils Elie qu'Oran n'existe pas, et surtout qu'elle n'est pas arabe. Née dans une Algérie française à sa naissance, elle est donc française, affirme-t-elle. Mais pourtant, s'interroge Élie, dans la famille il y a des Aïcha, Nadia, Karim, Abdallah, Tahar, Leïla...Sa grand-mère a été appelée à sa naissance Mahdjouba ...Alors pourquoi a-t-elle changé son prénom en Magda ? Pour confirmer cette appartenance à la France, a répondu la vieille dame...Mais c'est comme si sa grand-mère avait renié une partie de son identité ? Et pourquoi ? Alors que cette culture arabe se rencontre partout au sein de la famille, chez les cousins, dans les traditions, dans la cuisine...Oui, d'accord...Mais ne pas poser de questions et "laisser les morts tranquilles", c'est la réponse que l'on fait au dernier né dans la famille et qui est décidément trop curieux...

"Laisse les morts tranquilles...Oran ça n'existe pas..."

Cette pièce écrite par Élie Boissière et Ben Popincourt commence par l'attente d'une naissance qui tarde. Le dernier né qui arrive dans la famille ouvre la porte des filiations. L'absence de la plus âgée, la grand-mère, remet en perspective les origines, redonne de la force aux non-dits et aux silences de la famille. L'arrivée de ce nouveau-né redessine aussi d'autres perspectives aux secrets de la famille. "Laisse les morts tranquilles...Oran n'existe pas" serine dans sa tête sa grand-mère Mahdjouba à chaque fois qu'il s'interroge sur les origines de leur famille. L'attente entraîne à nouveau Élie vers le Oran des années 30, à travers les récits racontés par

sa grand-mère sur l'époque où elle était encore enfant...Les morts peuvent à nouveau se réveiller et raconter leurs secrets...

Ce questionnement sur la quête identitaire part dans cette pièce des origines même d'Élie Boissière, à la fois co-auteur de la pièce et interprète. "Fils de parents français d'origine normande et maghrébine, convertis tous les deux au judaïsme, je me suis toujours questionné sur mon identité. [Du côté de ma mère], les membres de la famille ont des prénoms, des "gueules différentes", ils viennent d'un pays dont on ne parle jamais : l'Algérie. Lorsque j'affirmais à ma grand-mère qu'on avait forcément des origines arabes, elle me rétorquait, cinglante : "Non Élie. Nous on est français, pas arabes. Tu sais, l'Algérie était française à l'époque."

Une quête identitaire en forme de voyage initiatique

L'ancrage de la pièce commence par les premières douleurs de l'accouchement et se termine par la naissance d'un enfant. L'attente oriente le mouvement de la pièce et fait naître le souvenir du pays d'origine de la famille : les rues d'Oran dans l'Algérie, des années 30. La scène de théâtre devient le lieu de toutes les transformations. Cette perspective conduit à l'interrogation des origines vers l'arrière grand-mère Fatma puis la grand-mère Mahdjouba qui deviennent ainsi le centre de la pièce. Certains personnages comme L'Abbé Lambert, Messali Hadj, ont réellement existé et procurent un ancrage historique et social dans l'histoire de la famille. Avec beaucoup d'humour, naissent le quartier et la maison familiale des années 30. Réels ou imaginaires, les personnages surgissent dans la parole d'un récit vivant et plein d'images, faisant de la scène de théâtre une cour où l'on caquète, où se racontent et se partagent certains secrets. La Méditerranée qui constitue le cadre de la ville des origines ramène, dans un passage du récit, l'ombre d'Ulysse et de ses compagnons. Pourtant, en dépit d'une mise en scène aux trouvailles originales et d'un univers scénographique très riche, soutenu par les sonorités d'un oud qui devient l'autre personnage attentif de cette histoire. Un bémol cependant dans l'écriture de ce texte, qui, bien enlevé au départ, se perd, en cours de route, dans les dédales d'un récit parfois tortueux. Le secret familial et objet de la quête, se transforme, au final, en une allusion voilée qui éteint quelque peu l'itinéraire proposé au début. Pourtant on finit par se laisser prendre au piège d'un récit onirique et parfois surréaliste. Essentiellement par les mots, nous avons été promenés entre ici et là-bas, entre hier et aujourd'hui. La fin de la pièce nous ramène à cette autre réalité : l'enfant est né et c'est une petite fille. Peut-être écrira-t-elle une autre histoire pour parler de son arrière grand-mère Mahdjouba, la protégée et interroger à son tour l'histoire des origines multiples de ses propres parents...

Dany Toubiana

hottello critiques de théâtre par véronique hotte

Vendredi 22 novembre 2024

Les spectacles fondés sur l'autofiction où un comédien, une comédienne, mettent en jeu histoires familiales et affects, les événements qui les ont marqués, entre désirs et frustrations, toujours en quête d'eux-mêmes, se multiplient sur les scènes. Pourquoi un tel phénomène aujourd'hui, qui a entre autres fait entrer « le stand up » dans le langage courant ?

Repliement sur la sphère privée, individualisme et perte de valeurs communes. Cela se traduit dans le théâtre au quasi abandon de textes littéraires, jugés sans doute trop éloignés du réel. A contrario, ces one man ou woman shows revendiquent le besoin d'une relation différente avec le public, plus franche, plus affective, comme si le théâtre abandonnait le mur invisible entre spectateurs et comédien pour devenir un lieu d'échange où l'on partage sa vie et ses questions existentielles.

Un nouvel exemple en est donné par le spectacle co-écrit par Elie Boissière et Ben Popincourt, centré sur le personnage fantasque de la grand-mère arabe d'Elie Boissière. Elle s'appelait Mahdjouba Akroun mais se fit appeler Magda Akroun car comme elle le disait à son petit-fils: « Non Elie, Nous on est Français, pas Arabes. Tu sais l'Algérie était française à l'époque. »

Mahdjouba, née en 1942, a grandi à Oran et fit des siennes dès son plus jeune âge. Le comédien tente de s'identifier à cette femme en voulant comprendre pourquoi elle a toujours nié l'évidence et ce que cache cette affirmation négative.

Madjouba a raconté des bribes de sa vie turbulente à son petit-fils et celui-ci s'en est inspiré pour construire son spectacle, sorte de conte initiatique autour de la tolérance et des non-dits familiaux. La ville d'Oran et son histoire à l'aube de la deuxième guerre est un peu le second personnage de la fable.

Elie erre dans ses rues à la recherche d'un hôtel et des secrets de sa grand-mère et rencontre des personnages hauts en couleur dont certains existèrent réellement comme l'abbé Lambert, prêtre défroqué et infrequentable qui fut pendant sept ans maire de la ville, ou Messali Hadj, leader du Mouvement National Algérien, tribun indépendantiste et anticolonialiste fervent.

Le dispositif scénique est sobre comme il se doit, tout repose sur le jeu du comédien très mobile et sur les personnages qu'il crée facétieusement. Le saltimbanque tient autant du griot que du comique français à la Fernandel avec accent et effets appuyés, geste et parole s'enchaînant sans répit sauf dans les temps musicaux. Un rideau propice aux ombres chinoises est le seul élément de scène, la musique est prégnante qui accompagne l'acteur virevoltant en la personne du oudiste Ahmed Amine Ben Feguir. Ce Tunisien, installé en France, instrumentiste et compositeur, soutient le rythme de la narration et crée une atmosphère orientale et vélocité en harmonie avec l'histoire de Mahdjouba.

En mêlant le vrai et l'imaginaire, en montrant que l'homme ou la femme doivent se construire avec leur part d'inconnu, sans religion ni idéologie, Elie Boissière offre avec candeur son cadeau à l'arrière-petite-fille de Madjouba, née des bouleversements du monde et des affres de l'Histoire.

Louis Juzot